EXPLORER LE PAYSAGE BILINGUE DU CANADA[1]

FRED GENESEE

Fred Genesee est professeur de psychologie à l'Université McGill. Il est spécialisé dans l'acquisition d'une langue seconde et la recherche sur le bilinguisme.

Sur le plan international, la mention du Canada évoque souvent des associations avec des conditions météorologiques extrêmes et des paysages étendus. Mais le Canada pourrait également être défini en fonction de ses langues. C'est un pays qui a la chance d'avoir de multiples langues… les langues des peuples autochtones, les langues des immigrants et des réfugiés et, bien sûr, les langues officielles… l'anglais et le français. En plus de sa politique sur le multiculturalisme, la reconnaissance du français et de l'anglais comme langues officielles par le Canada a créé des espaces où les autres langues et groupes linguistiques du Canada peuvent être appréciés et prospérer. L'importance de la langue dans le paysage national est encore plus évidente dans la communauté scientifique. Aucun autre pays au monde n'a sans doute fait preuve d'un tel enthousiasme pour la recherche sur la langue et, en particulier, sur le bilinguisme. Au début du siècle dernier, tant dans la communauté scientifique que dans la communauté en général, le bilinguisme individuel et sociétal était souvent décrit comme un fardeau – intellectuel, social, éducatif et personnel. Ce point de vue n'est plus défendable en grande partie à cause du travail des chercheurs canadiens dont les travaux au cours des 50 dernières années ont mené à une attitude plus positive envers le bilinguisme… une attitude qui considère le bilinguisme et le multilinguisme comme normaux, naturels et souhaitables, et comme tous les phénomènes humains, complexes et ne demandant qu'à être explorés et compris. Ce changement de paradigme a eu des répercussions partout dans le monde. Il est impossible, dans un essai aussi court, d'attribuer le mérite à tous les chercheurs canadiens qui ont joué un rôle dans ce changement, mais en

1 J'aimerais remercier Naomi Holobow pour ses commentaires perspicaces et utiles sur une version antérieure de cet essai.

voici quelques points saillants.

Le début de ce changement remonte à la recherche d'Elizabeth Peal, étudiante diplômée, et de son mentor Wallace Lambert de l'Université McGill en 1962. Leur étude a suivi des décennies de recherche qui prétendait que les bilingues n'étaient pas à la hauteur de leurs pairs unilingues pour ce qui est des tests d'intelligence, d'aptitudes scolaires et de souplesse cognitive.

La recherche de Peal et Lambert a corrigé les lacunes de ces premières recherches – les participants bilingues à ces études étaient souvent issus de milieux socio-économiques défavorisés et ont été testés dans leur langue seconde même s'ils ne maîtrisaient pas encore pleinement cette langue. En tenant compte de ces faiblesses, Peal et Lambert ont montré que les adolescents bilingues français-anglais de Montréal réussissaient mieux que leurs pairs monolingues à divers « tests d'intelligence verbale et non verbale ». Des analyses statistiques minutieuses de la performance des groupes ont indiqué que, comparativement à leurs pairs unilingues, les bilingues avaient un ensemble plus diversifié de capacités mentales et qu'ils étaient en mesure de les utiliser de façon plus souple lors de la résolution de problèmes. Cette étude a établi de nouvelles normes sur la façon dont la recherche sur les bilingues devait être menée, soulignant l'importance de tenir compte de la myriade de facteurs qui différencient les bilingues les uns des autres et des monolingues.

S'appuyant sur cette recherche, Jim Cummins (Université de Toronto) et Ellen Bialystok (Université de York) ont exploré les dimensions cognitives du bilinguisme dans de nouvelles directions. Leur recherche a confirmé les résultats positifs de Peal et Lambert et, en même temps, a fourni une vision plus nuancée des conséquences du bilinguisme. Le travail de Cummins était important parce qu'il soulignait que les bilingues ne sont pas tous les mêmes et que les conséquences cognitives d'être bilingue dépendent probablement du niveau de compétence dans les deux langues. Il a soutenu, et les recherches subséquentes l'appuient, que pour bénéficier de tous les avantages cognitifs, les personnes bilingues doivent être très compétentes… avoir à peine commencé à maîtriser une langue supplémentaire n'est probablement pas suffisant. Les travaux de Bialystok nous ont permis de mieux comprendre les mécanismes neurocognitifs qui expliquent « l'avantage bilingue » rapporté par les autres.

Bialystok a soutenu que l'acquisition et l'utilisation de deux langues exigent une utilisation étendue des fonctions exécutives du cerveau, ce qui améliore les ressources cognitives du cerveau. Les fonctions exécutives sont des fonctions cognitives innées qui sont responsables de la concentration, du déplacement et de l'inhibition de l'attention pendant la résolution de problèmes et autres tâches cognitives. L'utilisation accrue de ces habiletés cognitives lors de l'apprentissage ou de l'utilisation de deux langues améliore le fonctionnement des cadres en général, de sorte que « l'avantage bilingue » est évident lorsque les personnes participent à diverses activités cognitives, et non seulement à des activités liées au langage. Il y a même des preuves d'un avantage cognitif plus tard dans la vie qui protège les bilingues plus âgés des effets du déclin cognitif qui s'installe avec l'âge.

Une autre contribution précoce et remarquable à la recherche sur le bilinguisme au Canada a été apportée

dans le domaine de l'éducation, encore une fois sous la direction de Wallace Lambert et de son collègue Richard (Dick) Tucker (maintenant à la Carnegie Mellon University). Au milieu des années 1960, le Canada était en plein débat sur le bilinguisme et la question nationale. Plus près de chez nous, la communauté de Saint-Lambert, à l'extérieur de Montréal, étudiait la meilleure façon d'éduquer les enfants anglophones afin qu'ils puissent s'intégrer au Québec francophone. En consultation avec les membres de la communauté, M. Lambert et son collègue Wilder Penfield, de l'Institut neurologique de Montréal de l'Université McGill, ont lancé le programme d'immersion précoce totale en français de Saint-Lambert. Cette approche révolutionnaire de promotion du bilinguisme à l'école prônait l'enseignement exclusif en français aux élèves anglophones de parties importantes du curriculum. Par la suite, Lambert et Tucker ont fait des années de recherche pour évaluer l'efficacité de ce programme.

La recherche sur l'immersion a été poursuivie par le présent auteur (Fred Genesee, Université McGill) à Montréal ainsi que par des chercheurs de l'Université de Toronto (Merrill Swain, Sharon Lipkin, Birgit Harley), de l'Université Simon Fraser à Vancouver (Stan Shapson, Elaine Day) et du Collège Saint-Jean à Edmonton (Steve Carey) et d'autres. Les évaluations de ces chercheurs ont systématiquement montré que l'utilisation d'une langue seconde pour enseigner le programme scolaire aux locuteurs d'une langue majoritaire était non seulement aussi efficace que l'enseignement monolingue régulier pour promouvoir le développement scolaire et le développement de la langue maternelle, mais qu'elle permettait aussi d'acquérir des compétences nettement supérieures dans la langue seconde. La diffusion de ces résultats dans les médias scientifiques et populaires a suscité un intérêt mondial pour le « modèle canadien d'éducation bilingue » qui se poursuit encore aujourd'hui. La recherche sur l'enseignement et l'apprentissage des langues secondes et de l'immersion en général se poursuit. Par exemple, les recherches de Roy Lyster et Susan Ballinger de l'Université McGill dans les classes d'immersion, ainsi que les recherches approfondies de leurs collègues Nina Spada (Université de Toronto) et Patsy Lightbown (Concordia) dans les classes de langue seconde ont permis d'améliorer la façon dont les enseignants conçoivent et appliquent l'enseignement aux jeunes élèves dans les classes d'immersion et les classes traditionnelles de langue seconde. Ce travail a pris une importance internationale alors que les parents, les éducateurs et les décideurs du monde entier cherchent des alternatives éducatives qui prépareront les élèves à vivre et à travailler dans un monde de plus en plus interconnecté et globalisé où la diversité linguistique et culturelle est la nouvelle norme.

Les chercheurs ont récemment manifesté leur intérêt pour les plus jeunes apprenants de langues, c'est-à-dire les enfants âgés de cinq ans et moins. Encore une fois, les chercheurs canadiens ont été à l'avant-garde dans la compréhension des enfants d'âge préscolaire bilingues. Mes propres recherches à l'Université McGill ont été parmi les premières à explorer en profondeur comment les enfants qui grandissent dans des familles où ils sont exposés à deux langues accomplissent la tâche difficile d'apprendre deux langues en même temps. Étonnamment, bien que de nombreux enfants du monde entier grandissent dans deux ou plusieurs langues, ces apprenants étaient jusqu'à récemment largement négligés par la communauté des chercheurs. Auparavant, on craignait largement

que l'acquisition du langage bilingue pendant les années préscolaires dépasse les capacités neurocognitives normales du jeune enfant en développement. On décourageait les parents d'élever leurs enfants dans les deux langues officielles en présumant que cela nuirait à leur développement linguistique, surtout s'ils parlaient une langue minoritaire.

Toutefois, les résultats de mes propres recherches et de celles de mes étudiants diplômés (Elena Nicoladis, maintenant à l'Université d'Edmonton ; Johanne Paradis, maintenant à l'Université d'Edmonton ; et Liane Comeau) et de mes collègues ailleurs au Canada (comme Janet Werker, Université de la Colombie-Britannique ; Linda Polka et Elin Thordardottir, Université McGill), et dans le monde, ont montré qu'apprendre deux langues à la naissance est aussi naturel qu'en apprendre une. Dans des environnements d'apprentissage adéquats, les personnes bilingues peuvent acquérir simultanément des compétences dans deux langues égales à celles des monolingues. Mais, comme l'a si bien dit François Grosjean, « les bilingues ne sont pas deux individus monolingues en un ». Les chercheurs canadiens découvrent des différences intrigantes entre les apprenants bilingues et monolingues qui révèlent la remarquable souplesse neuro-cognitive que les nouveau-nés et les nourrissons apportent à l'apprentissage de deux langues.

Toutes ces constatations, et bien d'autres encore, s'inscrivent dans la tendance à considérer le bilinguisme comme étant aussi normal et typique que le monolinguisme – chacun avec ses propres caractéristiques, résultats et défis. Ainsi, la prochaine fois que quelqu'un abordera le sujet du vaste paysage canadien, avec ses vastes perspectives et ses régimes climatiques extrêmes, vous voudrez peut-être inclure la diversité linguistique dans votre discussion.